

La 1^{re} division française libre dans l'Est de la France

Écrire une synthèse sur une unité au parcours aussi complexe et riche que celui de la première division française libre (1^{re} DFL) est un exercice difficile. Des choix s'imposent et tout ne peut être dit en quelques lignes. Durant le second conflit mondial, la 1^{re} DFL a combattu l'ennemi en Afrique, en Italie et des plages de Provence aux pentes glacées des Vosges. Sans jamais faillir, quelles que soient les conditions. Cet exposé s'attache plus particulièrement à la participation de la division à la libération de l'Est du pays, de la Franche-Comté à l'Alsace. Nous avons logiquement choisi de suivre un exposé chronologique que l'on peut décomposer ainsi.

Entre août et septembre 1944, c'est le temps de la fantastique remontée des bords de la Méditerranée aux rives du Doubs. Suit, entre le 25 septembre et le 3 novembre, la lente et désespérante bataille des Vosges de Ronchamp à la Chevestraye. Puis vient l'assaut sur le camp retranché de Belfort et l'ouverture vers l'Alsace entre le 19 et le 25 novembre 1944. Enfin, la terrible bataille d'Alsace et de la poche de Colmar clôture l'aventure, entre janvier et février 1945.

Parce que, la DFL, ce sont des combats mais aussi des combattants, nous avons complété ce texte par quelques histoires d'hommes, de soldats, exemples de ce que subirent les combattants d'une unité hors-normes.

La folle remontée (août-septembre 1944)

C'est le 16 août 1944, en fin d'après-midi, que la 1^{re} DFL a débarqué sur le sol de France en Provence. La première bataille,



Le général Brosset à bord de sa Jeep, à Lyon. À sa droite, le général Monsabert (coll. Fondation de la France Libre, fonds 1^{re} DFL).

Toulon, a été rude et déjà des hommes courageux sont tombés. Car la DFL ne va pas être épargnée. Unité aguerrie par la guerre dans le désert africain puis en Italie, elle a souvent été au contact de l'ennemi. L'armée française agit encore sous le titre d'« armée B » et est dépendante de la 7^e armée américaine du général Patch. Elle fait face à la 19^e armée allemande du général Wiese, une armée qu'elle n'aura de cesse de combattre et refouler dans les mois qui vont suivre. L'armée B est alors divisée en deux corps d'armée.



Le franchissement du Rhône par la 1^{re} DFL, dans les environs de Beaucaire, fin août 1944 (coll. Fondation de la France Libre, fonds 1^{re} DFL).

La DFL, rattachée au 2^e corps d'armée, sous les ordres du général Monsabert, se lance dans une rapide remontée de la vallée du Rhône. Ce dernier est franchi à Nîmes entre le 28 et le 30 août, Montpellier est libéré dans la foulée, Saint-Étienne le 1^{er} septembre, Lyon le lendemain. Le 8 septembre, c'est Autun et, le 12, la jonction est faite à Montbard avec des éléments de la 2^e DB débarquée en Normandie.

La Franche-Comté est désormais proche. C'est le temps d'une première grande réorganisation. L'armée B devient la 1^{re} armée française. Autonome, elle reste cependant rattachée au 6^e groupe d'armées américain, commandé par le général Devers. Entre le 17 et 20 septembre, à la veille de l'automne, la DFL dépasse Besançon et relève la 45^e division d'infanterie américaine dans les environs de Baume-les-Dames. La résistance ennemie se raidit, la pluie fait son apparition et le front se stabilise, pour la DFL, entre Villersexel et Moffans, sur plus de 25 kilomètres.

L'ambiance est plus terne, le froid et la grisaille s'installent. Les soldats coloniaux commencent à souffrir. Eux si endurants en Italie ont du mal avec les aléas du climat automnal. C'est le temps du blanchiment, mesure à la fois de bon sens et politique. De jeunes maquisards sont intégrés, comme le bataillon Chambaran, les anciens du Vercors qui formeront le 11^e régiment de cuirassiers – le 11^e Cuir –, inséparable support monté des marins du 1^{er} régiment de fusiliers marins (1^{er} RFM), le bataillon du Charollais... Un nouvel objectif se profile, voulu par le général de Latre : Belfort, porte de l'Alsace. La stratégie américaine va perturber ses plans et amener la DFL à entamer un combat ingrat dans les collines vosgiennes.

La bataille des Vosges (25 septembre - 3 novembre 1944)

Pour comprendre la dureté de la bataille des Vosges, il faut avoir arpenté au moins une fois les flancs des collines vosgiennes en automne. Quand le froid, la brume, réduisent les journées, les transforment en longues périodes grises et hostiles. L'humidité et le froid ne quittent plus les soldats français, de jour comme de nuit, il faut survivre et endurer.

Deux grands objectifs sont assignés, en Haute-Saône, à la DFL : le col de la Chevestraye et Ronchamp. La mission est alors de protéger le flanc droit de l'armée américaine qui a infléchi sa stratégie vers le nord, en direction des Vosges. La Chevestraye, c'est l'affaire de la 13^e demi-bri-



Le 19 novembre 1944, dans la matinée, entrée de fantassins de la 1^{re} DFL dans Champagny (coll. particulière).

gade de Légion étrangère (13^e DBLE). Le premier bataillon du commandant Brunet de Sairigné et le deuxième du commandant Simon, soutenus par le 8^e régiment de chasseurs d'Afrique (8^e RCA) et le 1^{er} RFM, souffrent terriblement sur les pentes qui mènent de Fresse au col. La bataille traîne en longueur.

Dans ses carnets, le commandant Brunet de Sairigné note : « 8 octobre - Mitrailade au cours de la nuit. Vers 13 h 30, des unités du 22^e Bataillon de marche nord-africain attaquent la cote 620, aidées par des éléments des fusiliers-marins, des chars et des tirs d'artillerie. Elles prennent pied sur l'objectif, se replient devant une contre-attaque, contre-attaquent à leur tour et, en définitive, s'emparent de la crête ». Et un peu plus tard : « C'est une guerre épuisante pour les hommes dont la tension nerveuse est continue. Ils tiennent magnifiquement le coup, bien qu'ils soient absolument déshabitués de ces climats ».

Du côté de Ronchamp, rien n'est facile non plus. La fonderie, le four à coke, autant de noms qui rappellent d'indicibles souffrances à ceux qui survivront. C'est là que tombe le 2 octobre le capitaine aumônier Bigo.

Un sacré personnage, le « padre »... Né à Lille le 5 avril 1912, il a été ordonné prêtre le 2 juillet 1939. Mobilisé avec le 1^{er} régiment d'infanterie, il a fait la première campagne de France et a été grièvement blessé à Dunkerque, lors de l'opération Dynamo, déjà en portant secours à un blessé. Évacué en Angleterre, il a rejoint rapidement les Forces françaises libres (FFL) de De Gaulle. Subir n'est pas dans ses gènes, comme tous ceux qui rejoignent ce général alors si peu connu.

À l'été 1943, il est avec la DFL et le 22^e bataillon de marche nord-africain (22^e

BMNA). Son ministère l'empêche de tuer : qu'importe, il va sauver des vies en participant avec les brancardiers à l'évacuation des blessés. Tâche dangereuse et ingrate que celle de récupérer les hommes touchés, consoler les mourants sur le terrain, parfois sous le feu de l'ennemi. Entre le 11 et le 14 mai 1944, il a participé aux combats de San Giorgio, en Italie, y gagnant l'affection des hommes, y compris des musulmans. En juin, il a obtenu la croix de guerre, lors des combats de Radicofani, remise par le général de Gaulle lui-même.

À Ronchamp, face au lieu-dit du « four à coke », le 2 octobre, alors que les Français viennent d'échouer dans leur quatrième attaque visant à repousser les *alpenjäger* de la 159^e division alpine allemande, le père Bigo malgré les ordres, décide de venir en aide à un tirailleur couché dans le no man's land. Il est malheureusement capturé et exécuté quelques minutes après, d'une rafale dans le dos. Son corps et celui de ses brancardiers seront retrouvés le lendemain... Ni sa croix catholique, ni sa croix rouge ne l'auront protégé de la fureur meurtrière d'un ennemi aux abois.

Compagnon de la Libération, le capitaine aumônier Bigo repose aujourd'hui dans sa région natale.

Le 8 octobre, Champagny est en vue. Mais sur les hauteurs de la Chevestraye, les combats font toujours rage. La bataille des Vosges s'étire en longueur et se transforme lentement en guerre de position, toujours dans le froid, l'humidité des premières neiges. Que de souffrances. Le blanchiment s'accélère. Des renforts parfois étonnants apparaissent, comme ces Ukrainiens, prisonniers soviétiques capturés sur le front de l'Est, engagés plus ou moins de force par les Allemands et qui, à l'été 1944, ont rejoint la Résistance en éliminant leurs cadres allemands ! Curieux soldats qui rejoignent la Légion, combattant d'abord avec leur ancien uniforme allemand et dont les casques porteront une simple marque distinctive sous la

forme d'un écusson bleu et jaune sur le côté.

Il est temps de revenir aux plans initiaux et de forcer le verrou belfortain pour s'engager vers l'Alsace !

La bataille de Belfort (19 novembre - 25 novembre 1944)

La troisième époque de l'épopée de la DFL s'ouvre donc avec la bataille de Belfort qui démarre par la rupture du front engagée le 19 novembre 1944. La première division française libre va jouer un rôle prépondérant dans la chute du verrou organisé par les Allemands.

La division est alors organisée en trois RCT (Regimental Combat Team) avec, pour chacun d'entre eux, un escadron de reconnaissance issu du 1^{er} RFM, un escadron de chars TD du 8^e RCA, un escadron porté du 11^e Cuir et un groupe d'artillerie du 1^{er} RA.

Le 19, l'assaut est lancé. La DFL, doit forcer le passage par le piémont sous-vosgien, et ainsi déborder Belfort par le nord. Le Ballon d'Alsace permettra de passer directement dans le Sundgau et de bousculer un ennemi encore solidement implanté sur Belfort même. Les bataillons de marche n° 21 (BM 21) et 24 (BM 24) partent vers Champagny, Passavant et Plancher-les-Mines.

Comment ne pas évoquer, ici, le général Brosset, l'impétueux, impatient, fougueux Brosset. Le chef charismatique de la DFL, toujours à la pointe de ses hommes, toujours plus exigeant avec eux, mais partageant souvent les risques. Brosset va tomber, presque bêtement, le 20 novembre 1944, au pied d'une obscure colline ayant abrité bien des siècles auparavant un château médiéval. Les circonstances de sa mort sont connues de tous, les allers et venues entre l'avant et les troupes de soutien, la Jeep de remplacement mal réglée, le fourneau de mine sur le pont sur



Libération de Masevaux par les fusiliers marins, accompagnés d'éléments du génie, le 26 novembre 1944 (coll. Fondation de la France Libre, fonds 1^{re} DFL).

le Rahin, le câble, le général au volant, le choc et le basculement dans une rivière gonflée par les premières chutes de neige, une rivière si inoffensive en été, devenue un piège mortel. Le général Brosset repose aujourd'hui au milieu de ses hommes, dans la grande nécropole de Rougemont, fidèle jusqu'au bout à la DFL. C'est une perte terrible pour l'unité, à l'aube de la bataille, mais, encore une fois, elle va s'en remettre et passe sous le commandement du colonel Garbay, qui devient rapidement, de fait, l'un des plus jeunes généraux de l'armée française. D'un caractère plus sobre, il va mener la DFL à la bataille avec succès.

Mais la bataille pour Belfort ne fait que commencer. Auxelles est dépassé, Malvaux, Giromagny sont pris... C'est juste avant cette ville que s'inscrit, sur le livre des pertes, le sous-lieutenant Coquelin, du 11^e Cuir. Marc Coquelin, c'est l'union du religieux et du combattant. Né en 1920 à Paris, doté d'une immense foi chrétienne, il est l'image du jeune officier droit, calme, consciencieux, humain. En 1944, il a rejoint le maquis du Vercors et participé aux tragiques journées de juillet, autour de Vassieux. Il a fait partie des survivants et s'est naturellement engagé comme bon nombre de ses camarades.

Ils constituent le 11^e Cuir, ces hommes juchés sur les chars légers du BFM, l'un veillant sur l'autre, l'un nettoyant le terrain que les autres ont conquis. Mission dangereuse que celle du cuirassier : ne pas être éjecté du char, être à la merci du tir des antichars allemands, savoir sauter en marche et être réactif... Le nombre de tués du 11^e Cuir témoigne du danger perpétuel qui menace ces soldats.

Le 22 novembre 1944, le sous-lieutenant Coquelin est sur le char des fusiliers marins qui aborde le lieu-dit du Trou de l'Enfer, entre Auxelles et Giromagny. Un fossé antichar et un canon ennemi forcent le blindé français à engager le combat. Un TD du 8^e RCA viendra rapidement en soutien. Mais au moment de repartir, une fois l'opposition ennemie muselée, Coquelin, qui s'est réfugié dans les sous-bois proches, ne se relève pas. Un éclat d'obus a eu raison de lui. Il reposera d'abord à Giromagny, avant de rejoindre, pour un ultime repos, ses compagnons du Vercors à la nécropole de Vassieux.

Giromagny tombé, il faut passer l'obstacle du Ballon d'Alsace. Encore une fois, les légionnaires vont combattre pour les crêtes et les cols. C'est eux qui avancent vers le symbolique Ballon, sa vierge et sa statue de Jeanne d'Arc, édifée au sommet pour défier l'ennemi d'outre-Rhin ! C'est une guerre peu glorieuse, faite d'escar-

mouches, de mines, d'abattis et de fossés antichars piégés qui s'annonce... Qui citer ? Le capitaine Corta, blessé par une mine française à Lepuix-Gy, ou le légionnaire Albert Willig, qui va mourir au sommet et dont le corps ne sera retrouvé que plusieurs mois plus tard ? Difficile de faire un choix car tous méritent le respect.

Tout comme méritent le respect les marins du 1^{er} RFM. Des marins dans les montagnes ! La pointe avancée de la DFL, unité de reconnaissance blindée, formée par ceux qui vont en avant sur les routes dans leurs scout-cars, leurs chars Light ou leurs half-tracks rapides, mais fragiles face aux 88 mm allemands. À Rougegoutte, Giromagny, La Chapelle-sous-Rougemont, dans la vallée de la Doller, ils vont payer un lourd tribut à la liberté.

Encore une fois qui évoquer ? Un nom vient à l'esprit : Yves Nonen. Dans son scout-car n° 422, le premier maître Yves Nonen, né en 1916 dans les Côtes-du-Nord (actuelles Côtes-d'Armor), est un ancien de Dakar, de la Syrie, de la Libye, de Bir Hakeim et d'Italie. Il s'est illustré, entre autres, lors de la bataille de Toulon, au Golf Hôtel, à Hyères. Le 24 novembre, avec ses hommes, il participe à l'assaut sur le Ballon d'Alsace. Lui doit monter par le versant alsacien, par Masevaux et Sewen. Peu avant le lac d'Alfeld, une énorme explosion renverse son scout-car. Les hommes tombés du véhicule sont abattus par des tireurs d'élites embusqués. Parmi les corps sans vie, Yves Nonen. Compagnon de la Libération. Il repose aujourd'hui dans sa terre bretonne natale.

Le 25 novembre 1944, les derniers défenseurs allemands de Belfort décrochent. La manœuvre d'enveloppement du camp retranché par le nord a marché. Menacés d'encercllement, les soldats de la 19^e armée allemande se replient vers l'est. Le Ballon d'Alsace n'est sous contrôle que le 27. Rougemont-le-Château, Éloie, Masevaux, la Chapelle-Sous-Rougemont sont les prémices de ce qui attend la DFL en Alsace.

C'est à cette époque que se situe le controversé ordre d'envoi de la division vers l'ouest, dans le but de réduire les poches de résistance allemandes de l'Atlantique. Ainsi, les plus anciens membres de la France Libre n'auront pas l'honneur d'entrer en Allemagne pour y achever le travail commencé dès 1940. Un affront pour la DFL. L'offensive allemande de décembre 1944 va changer la donne et faire rentrer la DFL dans sa quatrième époque dans l'Est de la France.

La bataille d'Alsace (janvier-février 1945)

Le 16 décembre 1944, une puissante offensive allemande est déclenchée dans les Ardennes. L'ennemi jette ses dernières forces dans la bataille et, très vite, les Américains qui sont en première ligne sont bousculés, obligés de reculer. Strasbourg, la ville symbole, est en passe d'être abandonnée. Pire, l'opération Nordwind, lancée par les Allemands le 31 décembre, menace toute l'Alsace et la Lorraine. La DFL va à nouveau être jetée dans la bataille.

Le 23 décembre 1944, le général Devers a annulé l'ordre de départ de la division vers l'ouest. Dès le 1^{er} janvier 1945, ses unités relèvent la 2^e DB dans un secteur allant de Plobsheim à Sélestat. Le 6 janvier, la zone de défense assignée à la DFL se tient le long d'une ligne englobant les villages de Neunkirchen, Obenheim, Wittenheim, Herbsheim. L'ill forme une ligne ultime à tenir mais déjà on peut constater l'isolement du BM 24, dangereusement avancé à Obenheim. La destinée de cette unité est tragique, et tous les éléments du drame se mettent en place.

Le 8 janvier 1945, l'unité est encerclée et commence à subir de violents bombardements ennemis. Les pertes augmentent, munitions et ravitaillement s'amenuisent, malgré des tentatives de parachutages. Le 9, les bombardements empirent et, le 10 au matin, la situation devient dramatique. L'ennemi mène l'attaque avec des forces dix fois supérieures en nombre et surtout des Panzers... Dans la nuit du 10 au 11 janvier, la reddition des survivants, la mort dans l'âme, est inéluctable. 772 hommes sont hors de combat (en comptabilisant les morts, blessés, prisonniers), une petite dizaine va échapper aux Allemands en rejoignant les lignes françaises ou cachés par des habitants, mais, durant quatre jours, ils ont fixé d'importantes forces allemandes et bloqué l'assaut sur le sud de la capitale alsacienne. Le combat d'Obenheim est, pour la Wehrmacht, une victoire inutile. La défaite est consommée.

Durant la deuxième quinzaine de janvier, la première armée française s'attaque à la réduction de la poche de Colmar. Le 23, la DFL attaque vers l'est sur l'axe Guémar-Elsenheim. Pendant plusieurs jours, les combats vont se concentrer sur un quadrilatère Guémar-Ohnenheim-Grussenheim-Marckolsheim. Cette dernière bourgade tombe le 31 janvier. Le BM 21 mène les derniers combats sur Artzheim et le BIMP dans la forêt de la Hardt. C'est la fin de la terrible bataille de Colmar.

Le 19 février, la DFL est regroupée sur Sélestat. Le 3 mars 1945, c'est l'ordre de dé-

part pour un nouveau front... les Alpes. Mais ceci est une autre histoire.

En guise de conclusion, nous rappellerons qu'Yves Gras, dans son ouvrage de base sur la DFL¹, estime à 1 700 le nombre d'hommes mis hors de combat entre janvier et février 1945... À ceux qui sont tombés en Alsace s'ajoutent ceux, aussi nombreux, qui sont tombés en Franche-Comté et dans les Vosges. La victoire finale doit beaucoup à ces braves... Puisse la mémoire de leurs actions perdurer longtemps, pour ces hommes qui aujourd'hui se reposent pour l'éternité à Rougemont et Sigolsheim, des hommes qui, même couchés en terre, resteront toujours de grands hommes.

Stéphane Muret

¹ Yves Gras, *La 1^{re} DFL, les Français Libres au combat*, Paris, Presses de la Cité, 1983.

Notice biographique

Monsieur Stéphane Muret est professeur d'histoire-géographie à Belfort et vice-président de l'Association du Souvenir aérien dans l'Est de la France (ASAEF). Il a publié notamment *Les Années noires dans le territoire de Belfort, 1939-1945* (Presses du Belvédère, 2005) et *Le Territoire de Belfort, 1939-1945* (Éditions Alan Sutton, 2008).



Les premiers éléments d'attaque du BM 11 traversent Illhaeusern, en janvier 1945 (coll. Fondation de la France Libre, fonds 1^{er} DFL).



Des éléments du 3^e bataillon de la Légion sur la route de Guémar à Elsenheim par Illhaeusern, le 28 janvier 1945 (coll. Fondation de la France Libre, fonds 1^{er} DFL).